

assurée de ce dernier fait, elle retourna dans la salle des armes où elle posa sa lampe à l'abri du vent; et puis, revenant sur ses pas elle ouvrit la grille et passa dans la cour.

On arrivait d'habitude dans cette cour par une étroite allée pratiquée entre deux des tours et ayant issue sur la grande place du château: la sentinelle, que Blanche savait devoir tout à l'heure rencontrer, supposerait naturellement qu'elle était venue par le chemin ordinaire, et non par la voie secrète que nous connaissons.

La lune brillait dans cette cour, et ses rayons se réfléchissaient sur l'armure de Blanche; mais elle s'arrêta, un moment, pour regarder les fenêtres qui étaient en haut d'une des tours, et où brillaient des lumières. Blanche se dit en soupirant: "Hélas! la généreuse OEtna et ses deux suivantes se doutent peu de l'usage que je fais de l'hospitalité qu'elles m'ont si libéralement donnée."

Au pied de la tour faisant face à celle où étaient situés les appartements d'OEtna, il y avait une porte basse pratiquée dans l'épaisseur du mur. Blanche frappa avec son gantelet contre le guichet qu'on abaissa immédiatement de l'intérieur. A la lueur d'une faible lumière, elle aperçut indistinctement un soldat dont la tête était couverte d'un masque.

— Ouvrez, cria Blanche en grossissant sa voix le plus possible.

— A qui dois-je ouvrir? demanda la sentinelle chargée de la garde de la tour.

— A quelqu'un qui te donnera le mot de passe, mon ami, répondit promptement notre héroïne.

— Eh bien! le mot de passe, quel est-il? demanda le soldat.

— *Zitzka, le défenseur du peuple*, répliqua Blanche du même ton ferme et décidé.

Le Taborite ne prononça pas une syllabe de plus, mais se hâta de retirer la barre et de détacher la chaîne massive qui tomba en résonnant sur la dalle. La porte s'ouvrit alors, et Blanche pénétra dans une pièce basse, voûtée, qu'éclairait une lampe de fer suspendue au plafond.

— Quels ordres avez-vous à me donner, jeune page? demanda la sentinelle, se trompant sur le sexe de Blanche: qui vous envoie, et que désirez-vous?

— Je viens de la part du capitaine général, répondit la jeune fille sans hésitation, et je suis chargée d'un message que je dois remettre en particulier à chacun des trois prisonniers d'État.

— Montez cet escalier, mon joli page, dit le soldat en indiquant les marches qui partaient de l'une des extrémités de la pièce; cette clef vous ouvrira la porte que vous rencontrerez en haut. Vous entrerez alors dans un corridor; n'oubliez pas que les trois premières portes à droite sont celles des appartements où sont enfermés les prisonniers. Je n'ai pas besoin de vous recommander de bien fermer les portes après vous: car si tous trois s'échappaient en même temps, nous aurions, vous et moi, fort à faire pour les retenir.

— N'ayez pas peur, mon ami, s'écria Blanche en prenant la clef que lui tendait la sentinelle.

Secrètement exaltée par le succès qui jusqu'alors avait favorisé son entreprise, l'intrépide jeune fille gravit les escaliers qui étaient éclairés par une lampe de fer placée dans une niche; et, après avoir ouvert la porte d'en haut, elle se trouva dans un corridor long mais étroit. De chaque côté de ce corridor il y avait six portes, en travers de chacune des quelles était une barre. On ne saurait imaginer rien de plus sombre que l'aspect de ce passage. L'idée vint naturellement à Blanche que si elle échouait dans sa tentative, elle serait inévitablement jetée elle-même dans l'une de ces cellules dont les portes grimaçaient devant elle,—à moins, se dit-elle, qu'il n'y eût quelque vertu souveraine dans la bague que la dame du souterrain de Rotenberg lui avait donnée, et qu'elle portait dans la petite bourse de velours suspendue à son cou, et cachée sous ses vêtements.

Blanche, sans s'apesantir longtemps sur ces réflexions, tira hardiment la barre de la première porte à sa droite, et entrant dans une chambre voûtée convenablement meublée, elle se trouva en présence d'un individu de haute taille, d'une tournure distinguée, et qui paraissait être encore au printemps de la vie.

Le prisonnier se leva de son siège et examina notre héroïne avec une curiosité mêlée d'anxiété: car prenant Blanche pour un page attaché à quelque haut personnage, il devait croire naturellement que sa visite à une pareille heure avait une cause importante. Mais l'air franc et ouvert de Blanche, son visage qui ne respirait que l'innocence de la candeur le rassurèrent tout de suite, et il se dit qu'on n'aurait certainement pas choisi un tel messenger pour lui apporter de funèbres nouvelles.

— Qui es-tu, mon enfant? demanda-t-il en s'apercevant que Blanche n'était pas sans embarras pour lui expliquer sa présence.

— Un ami, répondit la jeune fille, très bas, mais en essayant de donner à sa voix un accent mâle. Dites-moi à qui j'ai l'honneur de parler?

— Au marquis de Schomberg, mon enfant, répondit le prisonnier. A présent, puis-je savoir à mon tour quel est celui qui semble prendre tant d'intérêt à mon sort, et comment vous avez pu arriver jusqu'à moi.

— Qui je suis, cela importe peu, monseigneur, répliqua vivement Blanche; — mais je suis venue pour vous sauver, pour vous rendre à la liberté...

— Ah! il est possible, en effet, que telles soient vos intentions, dit le marquis en l'interrompant; mais il est possible aussi qu'il y ait là-dessous quelque petite trahison. Si vous êtes un ami, vous me pardonnerez mes soupçons, bien excusables, puisque vous me cachez votre nom.

— Eh bien... appelez-moi Angelo Gaspard, s'écria notre héroïne. Et maintenant, écoutez-moi, monseigneur, sans m'interrompre davantage. Il n'y a qu'un soldat taborite entre vous et la liberté, un homme seulement qu'il faudra terrasser et lier, sans autrement le maltraiter, ajouta-t-elle en appuyant sur